

Le train fantôme (III)

Éric Méchoulan

Number 11, Winter 2006–2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2441ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Méchoulan, É. (2006). Le train fantôme (III). *Contre-jour*, (11), 67–73.

Le train fantôme (III)

Éric Méchoulan

[...Suite des épisodes parus dans *Contre-jour* 9 et 10]

Pour quelles raisons mystérieuses mon cerveau avait-il appuyé sur des touches professorales dans le vaste clavier des rôles à jouer et pourquoi justement celui d'un enseignant assassiné, alors qu'il aurait pu laisser glisser ses doigts mentalement sur quelques notes plus héroïques (quoiqu'en nos temps de guerre, cela eût menacé de devenir dangereux) ou décidément plus idylliques, cherchant à glisser sous la séduction des mots un stratégique sofa qui eût pu accueillir nos ébats à ma cible favorite et à moi-même qui en aurait eu bien besoin ? Mais non, les destins de Dom Juan et de César voguaient hors de ma portée, comme ceux, pensais-je pour me consoler, de scouts, de pendus ou de serpillières, je ne pouvais quand même pas trop me plaindre : un professeur mort demeure quand même un professeur, décédé sans doute, mais professoral, je peux même dire profondément doctoral, et cela m'emplissait d'aise, puisque je mettais ainsi à distance de moi-même la petitesse de mon intelligence, les manques de ma culture, la faiblesse de mes enchaînements logiques, les failles qui traversaient toutes les zones de mon activité cérébrale, jusques et y compris cette aberration d'avoir élu de façon aussi aveugle un professeur pour couverture. Je me mis soudain à trépigner sans savoir exactement ce qui m'excitait ainsi, tandis que Protago laissait glisser lentement sa tête chauve vers l'épaule aiguë de ma cible préférée, mais cette épaule s'était déjà éloignée, elle avait même disparu complètement de la banquette de

bois où nous étions assis, repliés sur nous-mêmes comme des protéines en cours de digestion, et l'épaule n'avait pas été seule à disparaître puisque le bras qui la prolongeait ou le cou et la tête qui s'y accrochaient n'apparaissaient pas plus à l'horizon du crâne protagorique, voilà sans doute pourquoi je m'étais mis à trépigner : la jeune femme était partie. Ma jambe s'agitait à la poursuite de l'épaule de ma cible, ma jambe, je la voyais clairement, bougeait d'un mouvement convulsif de haut en bas que je ne parvenais pas à transformer en déplacement horizontal : un savant professeur l'eût sans doute qualifié de frisson appuyé, de spasme malsain, de trépidation délirante ou de tressaillement aléatoire, je ne pouvais le savoir puisque je n'étais pas professeur, et je ne savais pas plus l'arrêter que je ne pouvais la nommer. J'essayais de m'appuyer sur mon autre jambe, de mettre tout mon poids sur mon autre jambe, de régler finalement mon corps comme si j'avais toujours été unijambiste, voué au cloche-pied, prêt à clopiner allègrement, au point de croire jouer encore à la marelle, sautant de l'enfer jusqu'au paradis, sans passer par la case départ, mais mon autre jambe ne cessait de se rappeler à mon souvenir, elle semblait rigoler de moi, rigoler devant la prétention de l'autre morceau de viande et d'os qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau à croire qu'elle était seule, unijambe devant l'éternel, et ce rire continuait à la secouer de convulsions capricieuses. Je fis un mouvement désespéré, une sorte de torsion brutale des hanches, les bras en demi-cercle, la tête levée, les yeux hagards (enfin je crois), et je me retrouvai par terre, le nez dans la poussière visqueuse, la bouche malheureusement ouverte aspirant avant que j'aie pu l'en empêcher des éléments dont le caractère hygiénique m'apparut instantanément douteux, mais au moins avais-je pu faire cesser ces somatisations ridicules. Je rampai un instant, n'osant pas tout de suite mettre à contribution mes deux jambes revenues à elles, essayant de les oublier un moment, sans trop m'en faire, peut-être de peur, je l'avoue, qu'elles ne recommencent leurs petits schismes indécents, puis sur mon coude droit, un coude vraiment fiable, que j'utilisais depuis des années dans toutes sortes de positions, je m'appuyai sur le rebord courbe de la banquette, là où l'une des lattes manquait, ce qui me donnait une prise solide, et je me relevai lentement. En regardant autour de moi, je vis bien Protago allongé maintenant sur la banquette, de tout son long, je vis aussi

la chienne qui m'observait avec un œil torve, son chiot dormant contre son ventre mou et poilu, mais de cible préférée pas la moindre miette dans le compartiment qui brinquebalait sur des rails déjantés. Un bourdon carillonna ou un grelot sonna, tandis que nous passions poussivement près de maisons sagement rangées en file indienne et toutes délabrées, fenêtres manquantes, murs écroulés, portes arrachées, personne n'apparaissait, mais le bruit saccadé de la cloche clopinait au rythme hasardeux du train, en même temps que je claudiquais de banquette en banquette vers la porte au fond du compartiment, en m'attendant à chaque instant à voir surgir ma cible effarante : puisqu'elle avait déjà assassiné un professeur Méchoulan, elle pouvait bien en liquider un autre. Le temps semblait suspendu aux poutrelles apparentes du train, blotti là et pas prêt à en redescendre pour un sou, la chienne se mit à gémir en tordant sa bouche d'une manière peu civilisée, puis le gémissement sourd se transforma en hurlements, et le wagon devenait plein de lamentations et de cris comme si tous les voyageurs qui s'y étaient succédé s'étaient mis ensemble à geindre et à pleurer avec une gloutonnerie repoussante et une bestialité sans limites. Quand allais-je moi aussi me mettre à hurler et n'était-ce pas déjà fait, est-ce que ma gueule détraquée ne criait pas toute seule, mes oreilles ne retentissaient-elles pas des geignements intolérables qui couraient au long de ma gorge, possédais-je encore un orifice buccal ou n'était-ce plus que le creuset confortable de mon propre hurlement ? Mais pourquoi aurais-je crié, puisque décidément ma cible atroce ne me poignardait pas sauvagement, qu'elle ne me mitraillait en rien, qu'elle ne se trouvait même pas dans le compartiment ? Autant se sentir soulagé de sa disparition plutôt qu'angoissé par sa présence, même si cela compromettrait ma mission. J'avoue qu'il est difficile de ne pas avoir la tête usée lorsque l'envie d'uriner vous taraude, au lieu de garder votre sang-froid, d'exercer votre prudence naturelle, de prêter attention à tous les bruits autour de vous ainsi qu'on vous l'a appris, vous vous fichez en fait de devenir vous-même une cible, puisque vous ne pensez plus qu'à cette poche au bas du ventre qui vous tord sur place avec sa pression de famine inverse, dans ces cas-là, le monde entier et vos idées sur l'existence et vos principes moraux et votre compte en banque passent au second plan comme des choses au fond tout à fait relatives, l'envie d'uriner est la première étape d'un scepticisme bien compris.

Mon problème originel est sans doute que je n'ai jamais mouillé mon lit, déjà mes couches, paraît-il, m'irritaient au plus haut point, et je ne supportais pas de rester dans les résultats de mes évidements urinaires, depuis, lorsque je débarque dans une ville que je ne connais pas, mes premières promenades consistent à repérer les édicules, latrines, pissoirs, pissotières, urinoirs et vespasiennes où je pourrai faire office le moment venu, mais aussi les coins de rue solitaires, les fourrés accueillants, les impasses propices, les jardins isolés, les maisons abandonnées qui pourront me permettre de lâcher en paix mes nécessités sous-abdominales, sans quoi je m'inquiète, mais dans ce train les toilettes sont bouchées, la porte arrachée, la chasse démolie, où pourrais-je bien pisser ? Protago me rejoignit avec sa tête de boucher à la retraite, comme si ça allait arranger mes affaires de vessie suralimentée, dans ce train qui sentait la pisse partout et où je ne pouvais uriner décemment nulle part, il me prit par l'épaule, il appuya sa main de boucher repentini sur mon épaule, et son geste anodin, de l'épaule à la poitrine, de la poitrine au bas-ventre, du bas-ventre à son centre spécifique, plein d'un liquide jaunâtre, me sembla compresser encore plus ma poche d'agonie au point que je grimaçai en le regardant, « auriez-vous mal quelque part ? une indisposition quelconque ? dans mes dossiers, je pourrais trouver quelques conseils utiles si vous me faites part de votre problème, mes dossiers traitent de matières si variées, vous seriez surpris, vraiment, des matières fatales comme des matières fécales, des manières d'oublier comme des façons de commémorer, tout habite dans mes petits dossiers, les existences sont si redondantes, des bribes répétées d'une seule grande existence humaine, tirant toujours vers le néant, et glissant dans chaque présent vécu tantôt la peur de le vivre tantôt la peur de ne plus le vivre, les hommes ne sont pas à quelques inconséquences près, vous savez, mes dossiers peuvent vous apprendre à vous en tirer, de quoi vous éduquer des vies, dans mes dossiers, ça fourmille d'affaires grinçantes, disséquées rares, des mots qui vous ont une figure ordinaire et qui vous pètent au nez dès que vous les regardez un peu au fond de ce qu'ils ont à dire, n'hésitez pas », mais je ne pensais qu'à repérer un endroit gentillet et me débarrasser de ce boucher gluant, ce représentant de commerce, cet outrageusement fécal qui gardait les cuisses serrées sur sa précieuse petite valise, que je la lui aurais bien compissée sa machine à

dossiers si j'avais pu. La chienne me sauva la mise : se méprenant sur le geste du sinistre Tartuffe, ou à l'inverse en en déchiffrant exactement l'envergure eczémateuse, elle se mit à glapir sauvagement et son sale chiot grinça aussi comme un chiot qui veut montrer qu'il y met du sien, tant et si bien que nous profitâmes de l'arrêt miraculeux dans une campagne complaisante pour émigrer au plus vite, lui du côté nord, moi du côté est, car j'avais repéré quelques chênes-lièges contre lesquels je pus enfin donner libre cours à l'imagination échevelée de ma vessie : pisser à volonté est vraiment un luxe de paix, en nos temps de guerres intenses c'est un crime de plus. Aussitôt ma braguette remontée, enfin soulagé de quelque chose dans l'existence, je cherchai l'autre zip qui me remettrait dans le train, auprès de ma cible égarée, je courai le long des voitures, en cherchant un compartiment où elle aurait pu se réfugier, mais le train ne paraissait composé que de wagons de marchandises, que l'on venait encore d'ajouter, auxquels on aurait associé ce compartiment délabré où nous étions montés ma cible, Protago et moi, et comme le train fit mine de repartir, je grimpai précipitamment là où je pouvais, aidé par la main d'un homme au veston décati qui me fit une sorte de sourire désagréable (je veux dire que sa main tendue avait eu l'air de me faire un sourire de bienvenue, que l'homme adoptait une contenance désolée et que son veston aurait rebuté tous ceux qui se font un charme du commerce humain). Je regardai autour de moi, pour ne voir d'abord que des masses d'ombre, des silhouettes silencieuses, mon nez me renseigna avant que les yeux aient distingué quoi que ce soit : des odeurs de vieux corps, d'huile de vidange, de paille moisie, de croûtes et de boue, enfin des choses comme ça, de ces relents aigres qui témoignent de semaines d'enfermement, de mois de fatigue, de déchets d'années, dans tout cela le corps de l'homme au veston plus que fané était accroupi auprès de la porte dont les gonds piaillaient régulièrement comme des poussins affamés, il me contemplait sans rien dire, peut-être même sans rien penser, la vie avait déjà dénoué de longues heures en lui avant qu'il ne commence à parler, ou avais-je senti frissonner d'impossibles secondes dont j'avais étiré la durée pour en émousser le tranchant ?, le fait est qu'il se mit à bavarder avec moi comme avec une vieille connaissance, un voyageur qui revenait de loin, qu'on attendait presque, et je fis semblant d'être celui avec lequel il avait déjà commencé

une conversation qui paraissait pouvoir durer une éternité. À la fin de son lent monologue, l'homme s'était endormi ou était mort et moi de même j'avais dû m'endormir quand même, ou mourir peut-être, j'avais seulement la sensation que des gens gémissaient et bougeaient quelque part dans le brouillard autour de moi, j'entendais des sortes de jurons à moitié grommelés, des toux rauques qui écorchaient à peine le silence, le calme glacé, tant elles suivaient les lignes de pente de l'anémie ambiante, et je glissai moi aussi dans la bienveillante fatigue d'exister : c'était peut-être cela la mort, ou le vrai sommeil, quelque chose où rien ne prenait l'allure de souvenirs, même pas des rêves mal reprisés, aucune image. Mais c'était trop beau pour être vrai, trop beau plutôt pour rester en deçà du vrai et du faux, dans le puits étroit, le puits sans profondeur de la mort, ou de son avant-goût, un puits dont on me sortait lentement au fur et à mesure que j'ouvrais les yeux, que j'entendais les battements tristes du train, que mes doigts lâchaient la prise moelleuse d'une veste élimée, que ma langue grossissait dans ma bouche cherchant où se cachait le peu de salive salée qui me restait et que, dans mon nez, revenaient se loger les odeurs atroces d'urine, de vomi caillé et de laine pourrie. La pluie tapait sur la ferraille des voitures, je regardai par la porte ouverte le jour qui montrait ses dents comme un animal sauvage, le ciel avait l'air déchiré en deux par les nuages, très loin, presque à l'horizon, on voyait des morceaux de soleil rougeoyant, mais sur nous la pluie tombait avec patience comme si elle savait qu'elle avait tout son temps pour nous anéantir. Qu'est-ce que je faisais là, au milieu de ces individus en train d'agoniser, dans ce trou à bestiaux fait pour transporter les égarés de notre monde, enfin à peine de notre monde, moi qui étais pourtant chargé d'une mission secrète dont j'entendais encore en moi le refrain agaçant : liquider ma cible ? Le train s'arrêtant, je voulus descendre. J'en fus empêché par quatre hommes qui poussaient, tiraient et jetaient une femme dans notre bocal de fer rouillé — était-ce de la chance ? n'en était-ce pas ? —, ma cible aurait pu lui ressembler, elles avaient même décidément un air de famille, mais son œil poché qui gonflait rapidement, ses habits lacérés et maculés de boue, ses cheveux gris de poussière ne me permettaient pas d'être assuré qu'il s'agissait bien d'elle, d'autant que je n'avais jamais été fort observateur. J'essayai

habilement de lui faire comprendre que je la reconnaissais, sans m'engager pourtant trop avant, mais aussi habilement que moi elle se réfugia dans sa douleur physique pour ne pas avoir à me parler ou à faire semblant de ne pas m'identifier. Qui de nous deux allait céder le premier ? Moi, bien sûr, qui n'ai jamais été plus doué pour les subtilités stratégiques des relations humaines que pour l'observation. « Comment m'avez-vous tué ? », je lui ai demandé. D'un geste qui me parut atrocement naturel, d'une insupportable réalité, pensais-je même, elle humecta ses lèvres d'un petit coup de langue rose et ouvrit la bouche, comme si elle allait se mettre à me décrire le monde blafard dans lequel je menais désormais mon impossible vie. Le train repartit avec un soupir dans l'air si chaud autour de nous qu'il n'y avait plus d'air, seulement de la chaleur, et nous flottions dedans comme d'incorrigibles noyés.

[...La suite au prochain numéro...]